

## AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

## L'AIGUILLE

Je suis la petite aiguille...  
Dans la soie ou dans le lin  
Je cours, finette et gentille,  
Et sais trouver mon chemin.

Oh ! dis-moi blonde fillette,  
Dis, ne t'ai-je pas servi  
A coudre mainte layette  
Pour un beau poupon chéri ?...

Je suis modeste, petite,  
Mais très utile, pourtant !...  
Quand on veut, je cours très vite,  
Et ne perds pas un instant.

Grâce à ma course modeste,  
Plus d'un pauvre grelottant  
— Foi d'aiguille, je l'atteste ! —  
A bravé le froid cuisant.

Or, c'est Dieu qui récompense  
Ses charitables travaux ;  
Seule, j'en ai confiance  
Et n'en dis jamais deux mots.

Mais las ! l'époque est venue,  
Où l'on va nous dédaigner !...  
Car la fem ne est parvenue  
Au titre de bachelier !...

Et l'on pique à la machine,  
Et l'aiguille est très vieux jeu !...  
L'aiguille avec la bobine...  
On s'en occupe bien peu !...

Petite aiguille qui tombe,  
Ce n'est pas un très grand bruit...  
On fermera notre tombe  
Rien qu'en fermant un étui.

Pourtant les petites causes  
Ont parfois de grands effets...  
Ah ! je disais bien des choses,  
En reprisant les effets !

Je disais : la jeune fille  
C'est l'ange de la maison,  
Qui, pure, sage, gentille,  
Doit coudre auprès du tison...

Je respecte la science ;  
Mais pourquoi me mépriser ?...  
Oh ! laissez-moi l'espérance  
De me voir encor priser.

Je suis la petite aiguille...  
Dans la soie ou dans le lin  
Je cours, finette et gentille,  
Et sais trouver mon chemin.

HENRIETTE BEZANÇON.

## AMOUR MATERNEL

LÉGENDE MAGYARE

O tendres mères qui pendant de longs mois faites de vos bras un doux berceau à vos petits enfants, vous éprouvez tant de bonheur à presser ces innocentes créatures contre votre cœur, vous êtes si heureuses qu'elles aient longtemps besoin de ce nid moelleux, que vous ne vous êtes sans doute jamais demandé pourquoi il en est ainsi, pourquoi la créature la plus accomplie, celle que Dieu fit à son image, puisqu'il lui donna une âme, pourquoi l'enfant, en venant au monde, est dans un état d'incapacité que les créatures inférieures, les petits des animaux, ne connaissent pas.

Une légende magyare donne l'explication de cette particularité due seulement à un excès de tendresse maternelle de notre mère Ève, qui lui fit manquer de confiance en Dieu.

Lorsque le Créateur eut animé du souffle de la vie les êtres qu'il venait de tirer du néant, il les réunit autour de lui et convoqua aussi les anges. Il voulait solennellement leur faire connaître que tout être en

venant au monde peut se soutenir seul et pourvoir à ses besoins.

Dieu appela d'abord une jument qui se trouvait tout proche, et contre laquelle un poulain s'appuyait craintivement.

— Quitte ton poulain, commanda le Créateur, et laisse-le courir.

La jument obéit, s'éloigna, tandis que le poulain, plein de joie, se mettait à trotter dans la prairie et à brouter l'herbe qui la couvrait.

Ensuite ce fut le tour de la poule. Elle aussi obéit, et le petit poussin à peine sorti de la coquille se mit à courir et ne tarda pas à trouver seul sa nourriture.

Tous les animaux défilèrent ainsi, et bientôt il ne resta plus que la créature privilégiée, Ève, à qui Dieu, par tant d'exemples, avait voulu inspirer confiance.

— Toi aussi, lui dit-il doucement, pose ton enfant à terre : il marchera seul.

— Oh ! non, répondit Ève, toute remplie d'inquiétude. Abandonner mon fils ! mais ses membres sont trop faibles, il ne pourrait se tenir debout ! Il faut que je le soutienne.

— Fais le, je le veux ! lui dit encore le Créateur.

— Non, certes, je ne quitterai pas mon fils.

— C'est bien, lui dit le Maître tout-puissant, puisque tu ne veux pas que ton enfant marche, tu seras obligée de le porter pendant une année dans tes bras.

Et c'est pourquoi, seul de toutes les créatures, le fils de l'homme ne peut, pendant de longs mois, se passer des tendres soins de sa mère.

Traduit du hongrois par E. HORN.

## LA ROBE

FANTAISIE

C'est le soir... La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas de pauvres, plus long que des ripailles de soupeurs ; car dispersée par le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune — et l'on mange lentement pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère et a tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin du tain. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamin, voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée — une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu une peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez-y donc !... Et cela n'était rien du tout, une goutte d'eau — peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois le mariage. Frédéric l'a dé-

siré ainsi, à la fin de décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclo, tout chaud... Elle le veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, qu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache.

...L'aiguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baissée. Dans ce silence, Gertrude "entend" son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciance de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne, fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vue toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue tranquille, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors, elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre pour elle un nouvel horizon, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret. C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On l'a fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux époux, les yeux remplis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains : "Je vous bénis mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez Mme de Lignères..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrains de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus ravissant..." Oh ! l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes, les premiers pas.

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

Et puis...

... Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil... N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin ou l'endeuillement de vos crêpes.

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demande son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses — et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe, presque éteinte, met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

## A LA CUISINE

*Choux-fleurs.* — Ils se cuisent avec lard que l'on sert comme bouilli, avec carottes, navets et sauce au beurre. On peut aussi servir le chou-fleur dans un plat à légumes, en le couvrant d'une sauce au beurre.

*Crème fouettée aux pommes.* — Prenez trois pommes fameuses ou autres. Faites-les cuire dans un peu d'eau, après les avoir pelées et enlevé les cœurs. Laissez refroidir et écrasez les bien ; ajoutez un blanc d'œuf et une tasse de sucre blanc. Fouettez ensuite pendant trois quarts d'heure et mettez dans des verres.

*Sirup de vinaigre.* — Dans trois chopines de vinaigre, mettez huit livres de framboises ; laissez infuser quelques instants. Passez à l'étamine, et pour chaque chopine de jus mettez deux livres de sucre. Ne faites bouillir que quelques minutes et brassez jusqu'à ce que ce sirup soit froid. Mettez en bouteille.